

A propos d'Horapollon, l'auteur des *Hieroglyphica*

On sait que pour l'étude des hiéroglyphes égyptiens, l'antiquité gréco-romaine nous a laissé de rares travaux, dont les plus notables sont ceux de Chérémon ou Χαιρήμων et d'Horapollon ou Ὠραπόλλων. Le premier est un personnage bien situé dans l'histoire, un philosophe stoïcien d'Alexandrie qui fut notamment précepteur de Néron et mourut à Rome autour de 80 de notre ère¹. Il portait un bon nom grec (type de Φιλήμων, etc.), qui a été très répandu dans l'Égypte gréco-romaine, dès l'époque lagide.

Le second, auteur des *Hieroglyphica*, est d'une époque plus tardive, probablement le v^e s., et beaucoup moins bien connu². Quel était exactement son nom? On l'appelle ordinairement Ὠραπόλλων, à juste titre selon nous. Mais on a dit parfois Ὠρος Ἀπόλλων, encore dans le titre latin de l'édition moderne de F. Sbordone, *Hori Apollinis Hieroglyphica*³, d'après une autre leçon qui figure *en marge* de certains manuscrits ou au début de quelques autres⁴, comme Ὠρου

(1) Édition récente de P. W. VAN DER HORST, *Chaeremon, Egyptian priest and stoic philosopher*, E.P.R.O. 101, Leyde, 1984; cf. A. BARZANO, «Cheremone di Alessandria», *ANRW* II, 32, 3 (1985), p. 1981-2001, et M. FREDE, *ibid.* 36, 3, p. 2067-2103.

(2) Articles de ROEDER, *RE* (1913) et de J. OSING, *Lexikon der Aegyptologie* (cité plus loin : *Lex. Aeg.*), s.v. (1977); édition de F. SBORDONE, n. suivante.

(3) *Hori Apollinis Hieroglyphica*, Naples, 1940, avec une copieuse introduction. Ce titre évoque celui de l'édition aldine (1505), *Ori Apollinis Niliaci Hieroglyphica*.

(4) Apparat critique de SBORDONE, p. I. L'auteur ne dit pas pourquoi il a choisi ici le «double nom» et emploie ailleurs Horapollon, qu'il explique correctement, p. xxxiii, comme composé de «Horus» et «Apollon». Ceci était connu depuis longtemps; bonne discussion, par exemple, chez C. LEEMANS, *Horapollinis Niloti Hieroglyphica*, 1835, p. I et p. vi-ix.

Ἄπολλονος Νειλῶου..., le meilleur titre étant assurément Ὠραπόλλωνος Νειλῶου Ἱερογλυφικά.

Avec la majorité des critiques, nous sommes persuadés que la bonne forme est Ὠραπόλλων, composé très rare (on le verra), mais qui s'insère parfaitement dans la longue liste des curieux composés de l'époque impériale qui réunissent deux noms divins en une sorte de *dvandva*, le plus souvent un grec et un égyptien, comme Φοιβάμμων, Διονυσάμμων, Ἑρμαπόλλων, Ἑρμάμμων, Σαραπάμμων, etc.⁵. Ici, la valeur est claire, puisque dans le syncrétisme gréco-égyptien, «Horus» et «Apollon» sont deux aspects d'une même figure divine⁶.

Cependant, l'originalité d'Ὠραπόλλων est sa très grande rareté, dans l'état actuel de nos sources. C'est presque un *hapax*, car en dehors des deux Horapollon mentionnés dans la notice de Suidas (voir plus loin), les autres sources documentaires, inscriptions, papyrus ou étiquettes de momies, semblent bien être muettes⁷. En effet, la référence unique du *Namenbuch* de Preisigke, pour le papyrus *P. Cairo Maspero 67295*, se rapporte à l'un des Horapollon de Suidas, probablement le second si l'on accepte les raisonnements très convaincants de Jean Maspero⁸.

Le papyrus a été récemment examiné au Musée du Caire par J.-L. Fournet, dont nous utilisons ici les premières remarques. Ce document constitue une sorte d'anthologie de plusieurs textes présentant un intérêt littéraire, comme l'avait vu Maspero; en outre, J.-L. Fournet y a reconnu la main d'un érudit du VI^e s., Dioskoros d'Aphroditô ou plutôt Dioscore d'Aphrodité⁹, lequel écrivait approximativement entre 540 et 585. Le premier texte de ce choix, le seul qui nous intéresse ici, est une pétition (sur deux pages) au nom de Flavius Horapollon, fils d'Asklepiades, «philosophe». On doit donc admettre qu'il s'agit d'une copie tardive de l'original, non pas une copie administrative ou un double à usage privé, mais une reproduction copiée sur un modèle qui circulait depuis longtemps, en raison de l'intérêt historique et surtout littéraire du document. Sa valeur avait été justement soulignée par J. Maspero, toutefois il n'avait pas identifié l'écriture, et, d'autre part, son article ne paraît pas avoir été suffisamment utilisé par les spécialistes qui ont écrit sur Horapollon¹⁰.

(5) Ils semblent apparaître au I^{er} s. de n. ère, avec une chronologie et une fréquence variables. Les composés en -άμμων ont été bien étudiés par FR. DUNAND, *Chron. d'Égypte* 38 (1963), p. 134-146. Un examen d'ensemble serait utile.

(6) Déjà dans le passage classique d'HÉRODOTE, II, 144. Cf. Th. HOPFNER, «Aegyptische theophore Personennamen...», *Arch. Orientalni* 15 (1944), p. 25, etc.

(7) Les banques de données comme «Ibycus» ne donnent rien d'autre pour les papyrus documentaires; pour les étiquettes de momies, nous remercions M. B. Boyaval.

(8) «Horapollon et la fin du paganisme», *BIFAO* 11 (1914), p. 163-195.

(9) MASPERO, p. 175, avait envisagé un rapprochement pour l'écriture. Quant au nom d'Aphrodité pour l'agglomération du site de *Kom Ischqau* (*Lex. Aeg.*, s.v.), voir plus loin l'*Appendice* de J.-L. Fournet sur ce sujet.

(10) ROEDER, *RE* (paru en 1913) n'a pu le connaître : SBORDONE (1940) ne le signale pas, non plus que J. OESING, *Lex. Aeg.*

Il est alors nécessaire de revenir sur le problème du personnage que fut Horapollon et sur son lieu de naissance. Deux points sont à examiner pour son origine : d'abord les indications concernant le village de Phénébythis (le papyrus et les notices antiques), puis la qualification de Νειλῶος (manuscrits), qui a donné lieu à diverses spéculations.

Tout d'abord, le papyrus du Caire situe bien le plaignant comme propriétaire ἐν Φενεθύθει (I, l. 1). Le détail s'accorde parfaitement avec les indications de Suidas et d'Étienne de Byzance, qui font mention de Φαινέθυθις (*sic*) ou Φενέθυθις. C'est une localité Phénébythis aujourd'hui attestée par d'autres documents et qui se situe dans le nome Panopolite (village et toparchie)¹¹; l'origine du personnage est claire, tous les témoignages concordent.

Selon le papyrus, le plaignant est «Flavius Horapollon, fils d'Asklepiades, philosophe». Or, on connaît depuis toujours la notice de Suidas, avec deux Horapollon : le premier, du village de Φαινέθυθις, «grammairien», sous Théodose II (408-450); le second, «Égyptien», «philosophe», sous Zénon (476-491), converti au christianisme¹².

Lorsqu'il publia le papyrus du Caire, J. Maspero reprit l'examen de ces données et en proposa une interprétation qui nous paraît très plausible. On a certainement affaire à une famille de Phénébythis. Le premier Horapollon de Suidas (ou H. 1) serait normalement le plus ancien (iv/v^e s.) et le grand-père du second Horapollon (ou H. 2), Asklepiades étant le fils de H. 1 et le père de H. II; cet Asklepiades serait le philosophe néoplatonicien connu par ailleurs¹³. Reste alors à placer l'auteur des *Hieroglyphica*; selon Maspero, ce serait plutôt H. II, celui du papyrus du Caire, car «philosophe» païen devenu plus tard chrétien, selon Suidas¹⁴ (deuxième partie du v^e s.). Cette exégèse nous paraît convaincante et propre à concilier tous les faits qui ont été transmis¹⁵. On ajoutera que l'emploi du composé si rare Ὁραπόλλων peut bien s'expliquer dans une famille encore païenne et très attachée aux vieilles traditions égyptiennes.

Nous tenons donc pour assuré que notre Horapollon était originaire de Phénébythis, dans le Panopolite. Cependant, on trouve encore dans les ouvrages de consultation une version différente. Elle est donnée sans hésitation dans le *Kleine Pauly* : «Ein ... Aegypter aus Nilopolis ...»¹⁶; comparer dans la *RE* : «Sein Beinamen [Νειλῶος] sagt, dass er aus Nilopolis stammt; diesen Heimatsort hat keiner der von den Alten überlieferten Persönlichkeiten namens Horapollon ...»¹⁷.

(11) CALDERINI et autres, *Dizionario dei nomi geografici...* (cité : *Diz.*), V, p. 67, avec divers papyrus, et renvoi à la récente discussion de T. C. SKEAT, *Papyri from Panopolis*, Dublin, 1964, p. xxxvii (au nord de Ptolémaïs).

(12) Étienne de Byzance, article Φενέθυθις, mentionne Horapollon le «philosophe». Les autres notices grammaticales sont moins importantes.

(13) En dernier lieu R. GOULET, *Dict. des philosophes antiques*, I, 1989, n° 446, Asclépiadès d'Alexandrie (modifier ce qui est dit de Phénébythis).

(14) MASPERO, art. cité, p. 191.

(15) Accord complet de R. REMONDON, *BIFAO* 51 (1952), p. 65-67, soulignant l'importance du paganisme dans le Panopolite.

(16) *Kleine Pauly*, art. Horapollon (W. HELCK), 1979; rien dans *Lex. Aeg.*

(17) *RE*, Horapollon (ROEDER), col. 2317. Hésitation chez JACOBY, *F.Gr.H.* 630, «von Phenebythis oder Nilopolis».

D'où vient cette contradiction et que représenterait ici Nilopolis ? Autant que l'on puisse retrouver la source de cette version, il semble qu'elle appartienne à Charles Lenormant, qui écrivait en 1838 : « Le nom Νειλῶος [des manuscrits] nous paraît désigner la ville de Nilopolis, voisine du nom Héracléotique, dans l'Égypte moyenne »¹⁸. Cette théorie a donc été adoptée par certains érudits — et développée par le fantaisiste Constantin Simonides, sur lequel nous reviendrons plus loin. Elle ne se soutient pas longtemps, puisque l'adjectif assez récent Νειλῶος, utilisé par Athénée, Lucien, Héliodore ou des lexicographes, n'est à l'évidence qu'une expression littéraire et poétique valant « (du pays) du Nil », donc « Égyptien », sans contradiction avec une origine plus précise. Et d'autre part, si le toponyme Νείλου πόλις existe bien pour plusieurs localités¹⁹, il a comme démotique Νειλοπολίτης (Étienne de Byzance). Nous concluons donc que Horapollon, du nome Panopolite (Phénébythis) est tout simplement qualifié d'« Égyptien » dans les manuscrits subsistant, sans autre référence.

Cependant, pour compléter ce dossier, et pour contribuer à l'histoire des connaissances au XIX^e s., il convient de signaler brièvement les élucubrations d'un certain Simonides (1824 ?-1867 ?). Dans l'article substantiel consacré à ce curieux personnage par Dawson et Uphill²⁰, une phrase retient l'attention. Après avoir justement rappelé qu'il s'agissait d'un « Greek forger of papyri and manuscripts »²¹, ils ajoutent : « Simonides was nevertheless a clever man, and he published in London in 1860 a dissertation ... on hieroglyphic writing, a work on Horus of Nilopolis, 1863 », etc. Tout cela doit être supprimé. Simonides fut non seulement un faussaire impudent, en tous genres, mais aussi un adversaire acharné et fielleux du déchiffrement de « Champollion, Lepsius et autres », qu'il voulait remplacer par une interprétation « symbolique »²². Dans la même veine, son « travail » sur Horapollon est une élucubration publiée à Londres en 1863, sur « Horus Apollo », dont le titre interminable annonce les prétentions : « Concerning Horus of Nilopolis, the Hierogrammatist of his Native Place, Son of Ammouthis and Thessais, with Notices of his Works, by C. Simonides, Ph. D., etc., etc., etc. »²³.

Cette invraisemblable rhapsodie contient un nombre considérable de fausses assertions, soutenues avec autant de pseudo-érudition : le vrai nom de l'auteur serait « Horus »²⁴ ; il a vécu sous « Ptolémée Dionysos » (soit 95-51 av. n. ère !); son

(18) *Recherches sur l'origine ... et l'utilité actuelle des Hiéroglyphiques d'Horapollon*, thèse française, Paris, 1838, p. 3, n. 3.

(19) CALDERINI, *Diz.*, s.v., distingue : 1) métropole du nome Nilopolite, dans l'Héracléopolite ; 2) près de « Babylone », Diodore, I, 85, 2 ; 3) Village de l'Arsinoïte, méris d'Héraclide (voir aussi É. BERNAND, *I.G. Fayoum* I, p. 144, et II, p. 136) ; 4) dans l'Hermopolite ? Deux seulement dans la *RE*, s.v. *Nilupolis* (Kees, 1936).

(20) *Who was Who in Egyptology*, 2nd ed., 1972, p. 271-272.

(21) Ajoutons « and Greek inscriptions », cet aspect étant le moins connu.

(22) Comme il ressort de nombreux libelles de Simonides.

(23) Londres, 1863, 15 p. ; dédicace datée de Liverpool, juin 1863, période durant laquelle Simonides était protégé par le mécène Joseph Mayer (qui payait sans doute l'impression de ces pages).

(24) Voir plus haut. Simonides défendait avec acharnement cette théorie, bien qu'en d'autres occasions il ait admis « Horapollon ».

père se serait appelé « Ammouthis », sa mère « Thessais »²⁵, d'une famille de Nilopolis. Mieux encore, le nom égyptien de la ville aurait été « Nounormosothimenthchis » (*sic*), audacieuse invention s'il en est, défendue non seulement par un pseudo-article d'Étienne de Byzance, *s.v.*²⁶, mais aussi par une pseudo-biographie fort détaillée, attribuée de toutes pièces à un certain « Dionysios le Magnète »...²⁷, et mieux encore par une série de quatre inscriptions grecques et d'une inscription « en caractères démotiques », toutes « découvertes » que Simonides prétendait avoir faites « en l'année 1852, dans les ruines de l'ancienne ville de Nilopolis... », « quand je fis mon troisième voyage en Égypte... et c'était dans un village appelé en arabe *Apouri* (*sic*)... sur le site de cette même cité antique de Nounormosothimenthchis... »²⁸. Les dites inscriptions (forgées sur le papier) répètent à satiété le prétendu nom de la ville, avec en outre le nom du « très grand dieu » homonyme²⁹.

Tout cela n'était que savant prélude à une énumération fantastique d'œuvres de « Horus », à savoir pas moins de sept traités, avec soixante-et-onze (!) livres. Cinq écrits en grec auraient seulement survécu, dont dix livres des *Hieroglyphica*. Pour cet ouvrage, en effet, Simonides affirmait que si deux livres avaient été publiés³⁰, il aurait trouvé en Égypte, sur des papyrus, plusieurs autres livres, le l. III, qu'il disait avoir publié à Munich, et les l. IV et V, qui devaient trouver place dans une édition « complète »... d'Horapollon³¹. La brochure de 1863 s'achève sur cette promesse, qui (heureusement) n'aboutit jamais. Mais tel était le destin inattendu que ce Grec mythomane promettait à l'érudit Horapollon.

Olivier MASSON.

Appendice sur le nom d'Ἀφροδίτης πόλις.

On a parlé plus haut de Dioscore d'Aphrodité, et c'est peut-être l'occasion de préciser la terminologie pour cette ville. La cité (l'actuelle *Kūm Iṣqāw*, située entre Lycopolis et Panopolis), jadis capitale du X^e nome et alors dénommée Ἀφροδίτης πόλις (Strabon, 17, 813 ; Ptolémée, 4, 5, 31) ne doit pas être confondue avec six autres agglomérations du même nom (cf. *Diz. s.u.* Aphroditopolis,

(25) Ces deux noms sont inventés, et n'existent pas en eux-mêmes, mais Simonides a forgé des dizaines de noms « à l'égyptienne », dans diverses publications.

(26) Une autre curieuse manie du Grec fut de forger, pour appuyer ses dires, de nombreux articles d'Étienne de Byzance, purement inventés et rédigés comme des pastiches, attribués à un « exemplaire plus complet » du Lexique.

(27) Cet auteur, dit « métropolitain de Libye », semble avoir été inventé par Simonides afin de cautionner diverses « biographies ».

(28) *O. c.*, p. 8 et 10.

(29) *O. c.*, p. 9-10 (transcriptions, sans fac-similés). Ces productions avaient été signalées comme faux par S. DE RICCI, *Bull. Soc. arch. Alexandrie* 11 (1909), p. 346-349, avec un spirituel commentaire.

(30) *O. c.*, p. 14-15, il mentionnait avec éloge l'édition de C. LEEEMANS (plus haut, n. 4). Mais il prétendait aussi améliorer le texte de ces deux premiers livres.

(31) Dernières considérations, p. 15.

nos 1-6), dont la plus importante est l'Aphroditopolis située au sud de Memphis (*Diz.* n° 3), l'actuelle *Alfīh*, capitale du nome Aphroditopolite (Strabon, 17, 809; Ptolémée, 4, 5, 24; 28, etc.).

Si cette petite cité pouvait être qualifiée de πόλις selon des auteurs, c'est exclusivement sous la dénomination de κώμη qu'elle apparaît dans la documentation papyrologique. Cette dernière, très abondante, se répartit en deux époques et permet de suivre l'évolution du nom de ce « village » : au VI^e s., il est appelé κώμη Ἀφροδίτης ou Ἀφροδίτης κώμη³², mais le nom de la déesse a été vite senti comme une apposition à κώμη³³ et, par souci de brièveté, on a pu dire Ἀφροδίτη. Au VII^e-VIII^e s. (époque arabe), on ne dit plus que κώμη Ἀφροδιτώ ou simplement Ἀφροδιτώ (toujours invariable). Les papyrus d'époque arabe ayant été découverts en premier (1901 contre 1905 pour les autres), on a pris l'habitude de dire *Aphroditô*, même quand on traite des papyrus du VI^e s. et du notaire-poète Dioscore (*ca* 520-585), alors qu'il vaudrait mieux parler d'*Aphrodité*. Il faudrait en tout cas écarter, pour l'époque proto-byzantine, la dénomination *Aphroditopolis*, qui court encore dans bien des ouvrages, articles ou cartes.

Quant au nom Ἀφροδιτώ (nous adoptons l'accentuation traditionnelle), sa forme n'est pas claire. Il ressemble à un hypocoristique du nom divin, mais ne paraît pas exister tel quel comme anthroponyme (seul un nom de femme tardif Ἀφροδιτοῦς est bien attesté à Oxyrhynchos, etc., diminutif plus fréquent Ἀφροδοῦς). Tout se passe comme si l'on avait appliqué à un toponyme une désinence de nom féminin — et cela surtout à époque tardive³⁴. Le même phénomène s'observe pour les autres « cités d'Aphrodite » : cf. l'Aphroditopolis n° 3 du *Diz.*, appelée Ἀφροδίτης πόλις chez les auteurs et dans les papyrus (déjà au II^e s.), à côté d'Ἀφροδιτώ chez Hiéroclès, Georges de Chypre, dans les papyrus et ostraca ; l'Aphroditopolis n° 4, Ἀφροδίτης πόλις, puis Ἀφροδιτώ (VI^e-VIII^e s., cf. *Afrodito* de l'*Itin. Ant.*). On peut trouver des parallèles pour d'autres toponymes : ainsi Ἀντινόου πόλις a été raccourci en Ἀντινώ. Et l'on voit apparaître chez les auteurs tardifs une forme courte en -ώ : Ἀντινώ (Malalas, Georges de Chypre, Hiéroclès, Jean Moschos, etc.). De même, Lycopolis, couramment appelée Λύκων πόλις, connaît la graphie abrégée Λύκων, puis tardivement Λυχώ (Palladius, *Histoire Lausiaque*, 35, 1 ; *Papyrus du Monastère d'Épiphane*, n° 624. Cf. aussi *Lycô* de l'*Itin. Ant.*, 157, 6).

Jean-Luc FOURNET.

(32) Un seul papyrus, récemment publié, est connu pour une période antérieure : le *P. Columbia* VIII 235 (22 avril 312 ap.?). Il mentionne déjà la ville sous le nom qu'elle connaîtra plus tard : κώμη Ἀφροδίτης (l. 2) et Ἀφροδίτη (l. 12). Il faut supprimer la référence que le *Diz.* fait au *P. Iand.* 34, 3 (190 ap.) comme l'a montré L. S. B. MACCOULL, *ZPE* 62 (1986), p. 54.

(33) Cf. *P. Cairo Masp.* I 67019, verso 1 : μία τις κώμη, ἐπιλε[γ]ομένη Ἀφροδίτη.

(34) Interprétation proposée par O. Masson.